

## Anthropologie biologique et archéologie : regards croisés ?

Hervé Guy et Anne Richier

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/448>

DOI : [10.4000/archeopages.448](https://doi.org/10.4000/archeopages.448)

ISSN : 2269-9872

### Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 25-29

ISSN : 1622-8545

### Référence électronique

Hervé Guy et Anne Richier, « Anthropologie biologique et archéologie : regards croisés ? », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 3 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.448>

---

© Inrap

est bien souvent sous-évalué dans les schémas classiques d'évolution du paysage.

L'ensemble des observations collectées constitue donc un enregistrement riche, de grande qualité et bien souvent inédit. Ce travail prend encore plus d'intérêt dans le cadre de vastes superficies, mais aussi de tracés de grands linéaires où de véritables transects peuvent être dressés sur plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de kilomètres de longueur. C'est également le cas pour des zones à forte urbanisation que nous investissons peu à peu au fil des années et où les données concernent de très grandes surfaces. Reste ensuite à réussir à dresser des synthèses géomorphologiques et paléoenvironnementales à partir de cette masse d'informations, entre autres par l'usage de bases de données et de SIG.

Les résultats sont autant d'acquis pour les opérations de diagnostic à venir puisque, peu à peu, l'ensemble des contextes géomorphologiques de chaque région se trouve de mieux en mieux caractérisé. De même, lors d'une fouille, la maîtrise de l'ensemble du contexte environnemental permet d'emblée de replacer la ou les occupations dans leur cadre initial, depuis le site jusqu'au paysage. De ce voyage commun depuis dix ans commence donc à émerger une nouvelle dimension dans l'interprétation de nos résultats archéologiques et géomorphologiques. L'expérience, mais aussi le volume de données disponibles, permettent d'aller de plus en plus loin dans les interprétations, une discipline éclairant l'autre et vice-versa.

Conséquence directe de cette évolution, des monographies et des articles de synthèses commencent à être régulièrement publiés et de plus en plus souvent dans de prestigieuses revues internationales. À chaque fois, ils sont le résultat de cet apport mutuel tout en restant une étape de plus dans l'évolution des connaissances scientifiques.

Comme on s'amuse souvent à le dire entre nous, certes avec un manque d'humilité flagrant, en dix ans de suivi géomorphologique à l'Inrap, nous avons étudié plus de coupes que tous nos professeurs de géologie réunis ! Cette grande expérience du terrain, doublée d'un réseau fonctionnel de spécialistes et d'une intégration complète dans le domaine de la recherche aboutit à la formation de véritables experts aussi à l'aise sur le terrain qu'au laboratoire ou devant l'ordinateur. Cette aptitude, qui caractérise de plus en plus une grande partie des agents de terrain est largement reconnue et débord du seul cadre de notre institut. Comme bon nombre d'agents de l'Inrap en général, nous sommes très régulièrement sollicités pour participer à des fouilles programmées, pour intervenir à l'université ou pour exporter nos compétences à travers le monde. De prestataires, nous sommes devenus des partenaires et désormais, de plus en plus souvent, des responsables de projets scientifiques [Fig.3].

L'Inrap, par la surface de terrain sondée ou fouillée chaque année, mais aussi par les moyens mis en œuvre pour permettre de les étudier,

a largement contribué au renouvellement des connaissances concernant les formations superficielles et la dynamique des paysages. Des organismes comme le BRGM sont d'ailleurs très demandeurs d'une convention d'échange de données avec notre institut.

Enfin, une véritable synergie apparaît peu à peu entre les géomorphologues et les archéologues. Ce que l'on appelle finalement l'interdisciplinarité renvoie ici à une parfaite complémentarité qui grandit au fur et à mesure que nous travaillons ensemble et que nous nous comprenons. Même les espaces vides de vestiges archéologiques se remplissent de sens et rendent positif des diagnostics qui étaient restés jusque-là négatifs. Si l'on arrive aujourd'hui à ce résultat, c'est aussi peut-être parce que les géomorphologues et les archéologues sont faits pour se comprendre : ce sont des passionnés d'histoire, que ce soit celle de la Terre ou celle des Hommes.

## Anthropologie biologique et archéologie : regards croisés ?

Hervé Guy

Inrap, Centre Norbert Elias

Anne Richier

Inrap, UMR6578 « Anthropologie bioculturelle »

Les disciplines scientifiques ont de tout temps puisé dans les appareils conceptuels et méthodologiques, ainsi que dans les fondements heuristiques de leurs voisines. En conséquence, elles s'enrichissent mutuellement à travers ce qu'il est communément nommé la pluridisciplinarité ou la transversalité. Il apparaît nécessaire, pour bien mesurer les liens entre anthropologie et archéologie, d'opérer un bref retour sur l'histoire de la discipline.

**Historiographie disciplinaire.** L'anthropologie biologique trouve son acception moderne vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de Paul Broca et d'Armand de Quatrefages, alors que Darwin vient de publier son monumental *De l'origine des espèces* et que son cousin Galton élabore ses théories eugénistes. Lorsque la Société d'Anthropologie est créée, elle inscrit dans ses statuts « l'étude des races humaines », recherche que l'on retrouve sous la mention « zoologie » dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (Blanckaert, Ducros, Hublin, 1989). C'est dans ce contexte intellectuel que l'anthropologie se veut une science de l'histoire naturelle de l'homme. Ayant du mal à rompre avec la méthode classificatrice héritée de Linné et de Buffon, et s'insérant dans un contexte géopolitique dominé par l'expansion du monde *western* et la constitution des grands empires coloniaux, l'anthropologie biologique (« physique », dit-on à cette époque) accouchera de théories racistes et sociologiques, très vite utilisées par le discours politique. La Shoah, à cet égard, restera l'exemplaire et morbide avatar de cette conception hiérarchisée de l'homme. L'anthropologie, en tant que science naturelle, ainsi

dominée par l'appareil conceptuel des « physiciens »<sup>1</sup> peinera, aux lendemains de la seconde guerre mondiale, à se remettre de ses errements raciaux.

Parallèlement, l'émergence de la théorie synthétique de l'évolution porte un coup fatal à la thèse de la discontinuité évolutive (spéciation/adaptation) pour lui substituer celle de la continuité (pression/mutation). Dès lors, l'humanité n'est plus considérée comme un catalogue de races hiérarchisées, mais comme un *continuum* dont on passerait d'un extrême à l'autre par toute la gamme des différences<sup>2</sup>. L'humanité d'aujourd'hui ne serait qu'une et indivisible, sa variabilité constituerait sa richesse. Dans le même temps, la sociologie et l'ethnologie insistent sur l'aspect multiforme de la culture. Stocking (1988) croit alors déceler dans cette opposition nature/cultures une tension dialectique propre à la pensée occidentale où l'homme est singulier tandis que la culture se pense au pluriel.

Chemin faisant, l'anthropologie biologique prendra une trajectoire plus holistique en entretenant des liens forts avec l'écologie, l'histoire, la sociologie, la médecine et, bien entendu, l'archéologie. Néanmoins, jusque vers la fin des années 1970, l'école française d'anthropologie restera comme pétrifiée du fait de ses orientations passées et les hommes de l'art demeureront cantonnés dans leurs laboratoires, du moins ceux travaillant sur les populations du passé. Cette assertion requiert néanmoins quelques nuances, les méthodes de fouille empruntées à la paléontologie de Leroi-Gourhan étant mises en œuvre au cours des années 1960, dans le cadre de gisements funéraires : aux Mournouards (Leroi-Gourhan *et al.*, 1962), à Marolles-sur-Seine (Masset *et al.*, 1967) ou à La Chaussée-Tirancourt (Masset, 1971 ; Leclerc, Masset, 1980). Les fouilleurs s'attacheront à la reconnaissance des phénomènes taphonomiques des cadavres et à la restitution des gestes funéraires, n'hésitant pas, dans certains cas à s'essayer, déjà, aux diagnostics biologiques essentielles *in situ*<sup>3</sup>.

**Quand l'anthropologie gagne du terrain.** Au tournant des années 1970-1980, l'anthropologie, ou plutôt « l'anthropologie funéraire », va prendre un nouvel essor sous l'effet conjugué de trois événements : un renouvellement profond des problématiques disciplinaires<sup>4</sup> qui traiteront aussi bien des idéologies funéraires (LA mort) que des populations anciennes (LES morts), la mise en place d'un enseignement académique ouvert, voire même orienté vers le terrain et l'émergence de l'archéologie préventive. On insistera ici sur le renouvellement des problématiques : alors que l'ostéométrie se voit reléguée au rang des méthodes peu fréquentables, la génétique (à travers l'étude des caractères discrets et, aujourd'hui, l'ADN), la paléopidémologie et la paléodémographie sont des approches censées répondre à la problématique générique dite du « recrutement funéraire » (Masset, 1986). Celle-ci se fonde toutefois sur un présupposé, somme toute assez trivial, supposant que le monde des morts est le reflet du monde des vivants. Du coup, les questionnements relatifs aux mouvements

migratoires<sup>5</sup> réinvestissent les problématiques archéologiques, à travers les échanges et la diffusion de la culture matérielle, alors que ceux traitant du fait social sont pris en charge par les bioanthropologues ! C'est là une ironique inversion des rôles.

Les méthodes et problématiques enseignées à l'université allaient enfin, pensait-on, grâce à la multiplication des occurrences et à l'accumulation des individus (au sens statistique), pouvoir être soumises à l'épreuve de la validation. Aussi, c'est très naturellement que, dès 1990, cet espoir est palpable au colloque de Bordeaux « Anthropologie et archéologie : dialogues sur les ensembles funéraires » (Crubézy *et al.*, 1990). Celui-ci traitera de ce « qu'il est maintenant convenu d'appeler « l'anthropologie de terrain », sous-entendant qu'auparavant il n'y en aurait pas eu, du moins sous une forme aussi théorisée (Duday *et al.*, 1990). Replongeons-nous dans le contexte de l'époque : la nécessité de fouiller plusieurs grands ensembles funéraires a éveillé les appétits méthodologiques et cognitivistes de quelques-uns. Ce colloque a donné l'occasion de jeter les bases d'une approche ostéoarchéologique systématique. Dans tout les cas, le climat intellectuel était favorable à l'émergence d'une « sous-discipline » à travers une vision émiqne du cadavre et de ses restes, inspirée de l'épistémologie de Louis-Vincent Thomas (Brohm, 2010).

Ce n'est qu'en 2003 que le CNRA prendra acte des apports de l'anthropologie à travers un avis sur « l'archéologie funéraire ». Les alinéas 1, 2 et 5 sont ainsi rédigés :

1. « Cette archéologie a connu un grand développement au cours de ces dernières années ce dont le CNRA se félicite. Cet essor, sous-tendu par des actions régulières de formation à destination de la communauté archéologique, est lié à l'archéologie préventive mais aussi à une recherche programmée, théorique et de terrain, qui a permis l'élaboration de protocoles d'une grande précision et efficacité. [...] ».

2. « [...] Une sépulture est un ensemble complexe qui ne prend du sens que si tous ses éléments constitutifs sont traités avec la même attention. Une nécropole n'est pas une simple addition de tombes, mais un espace funéraire qui doit être perçu dans ses dimensions topographiques et sociales.

Le travail archéologique doit être conduit par des chercheurs ayant reçu une formation spécifique.

1 En référence au terme « anthropologie physique ».

2 « Les populations humaines ne sont plus les spécimens blancs, noirs, jaunes, rouges des tiroirs de la défunte "anthropologie classique" » (Langaney, 1988).

3 Il faut rendre hommage à André Leroi-Gourhan qui, dans une de ses vies académiques, s'intéressera aussi de très près à l'histoire naturelle de l'homme (Leroi-Gourhan, 1983) à travers une thèse soutenue en 1954 (*Traces d'équilibres*

*mécaniques du crâne des vertébrés terrestres*).

4 La création du GDR 742 du CNRS par Henri Duday et Claude Masset restera certainement un événement important dans l'historiographie de la discipline. Dans son allocution de clôture du premier colloque du GDR « Méthodes d'étude des sépultures », tenu à Toulouse en 1982, André Leroi-Gourhan dira : « Il est évident que le concours de l'électronique et la stratégie de la recherche se traduisent par

l'ouverture de voies qu'on n'aurait pas osé espérer prendre dans mes débuts, c'est-à-dire les années 30. [...] C'est une joie profonde que j'éprouve en voyant se matérialiser plusieurs choses qui ont peuplé mes vieux rêves : tout ce qui s'amorce dans le futur reste pour moi un grand espoir » (Duday, Masset, 1986).

5 L'anthropologie biologique déserte ce champ dans l'après seconde guerre mondiale. Quelques esprits curieux continuent néanmoins de l'explorer, mais la phraséologie change : on ne parle plus de « races », mais de « types ». Quant aux archéologues, ils s'intéressent aux mouvements de populations à travers la néolithisation, les Indo-européens, les différents « peuplements ». Dans le registre « mouvements de population » nous renverrons à Pilet, 1994 : remarquable monographie où archéologues et anthropologues jettent un regard croisé sur leurs matériaux.

La fouille doit associer les compétences de l'archéologue et celle de l'anthropologue : elle relève toutefois prioritairement d'une démarche archéologique, même si l'approche biologique doit utilement venir en complément ».

5. « Le CNRA tient enfin à souligner que le temps n'est plus où la fouille d'une tombe n'était que la récupération des mobiliers, au mépris de la déposition elle-même. Il souhaite que les présentations au public portent témoignage de ce changement de perspective. Il veut aussi rappeler que la fouille en milieu funéraire est la seule manière de traiter avec dignité les dépositions : la science et l'éthique ont de ce point de vue les mêmes exigences ».

Toujours est-il qu'à la charnière des années 1980 et 1990, les besoins de l'archéologie préventive, d'une part, l'offre intellectuelle renouvelée de la discipline anthropologique, d'autre part, et enfin la formation universitaire de chercheurs à double casquette (archéologique et anthropologique) ouvrent une ère nouvelle : de nombreux grands ensembles funéraires (Serris, Chartres, Saint-Leu, Tournedos...) sont fouillés presque exhaustivement avec la collaboration d'anthropologues. Ceux-ci vont mettre en place des protocoles répondant aux exigences disciplinaires et aux contraintes de temps inhérentes à l'archéologie préventive. Des ensembles vastes ou complexes comme une sépulture collective, un charnier de la peste, une nécropole de mille tombes et plus, un bûcher, seront ainsi fouillés rapidement et sans complexe grâce à des méthodes d'enregistrement adaptées (Guillon, 1990 ; Guy, Blaizot, 1992 ; Billand *et al.*, 1995 ; Guillot, Guy, 1996 ; Richier, 2011 ; Staniaszek, 1996). À compter de cette époque, il n'est plus envisageable d'exhumer des squelettes humains sans les impliquer dans les stratégies de fouilles<sup>6</sup>. Dans le même temps, alors que l'université poursuit ses efforts de formation, le CNRS et le ministère de la culture s'associent pour renforcer le développement de la discipline<sup>7</sup>, et les chercheurs de l'Inrap en viennent eux-mêmes à proposer des stages pratiques<sup>8</sup>. À ce jour, force est de constater que l'archéothanatologie (héritière de l'anthropologie funéraire) peut se prévaloir d'une masse critique conséquente et assise sur les expériences et savoirs de nombreux chercheurs nourris des découvertes de l'archéologie préventive.

## Comment faire du neuf avec de l'ancien ?

L'accroissement des découvertes de gisements funéraires, grâce à l'archéologie préventive, a permis d'appréhender une multitude de sites, élargissant significativement notre regard à l'échelle d'un territoire, selon une démarche chronologique, culturelle ou transversale. Concomitamment à la multiplication des découvertes, la bioanthropologie a évolué dans ses méthodes, allant même jusqu'à remettre en cause certaines hypothèses de travail, comme celles abordant les regroupements familiaux ou la représentativité des échantillons en paléodémographie. Les différentes séries ostéologiques accessibles par les découvertes archéologiques ne sont en effet que rarement complètes du fait de problèmes de conservation de la matière osseuse, de destructions ultérieures, de limites d'emprise de fouille pour les opérations préventives et enfin la question centrale des éventuelles tris sociaux qui ont présidé à la constitution de l'ensemble funéraire. Ces biais ont poussé de nombreux chercheurs à interroger la représentativité de l'échantillon en préalable à toute étude de population, celle-ci influant directement sur l'analyse et l'interprétation. Ainsi par exemple, le questionnement principal du paléodémographe face à des effectifs statistiquement représentatifs est de savoir s'ils reflètent ou non la population originelle<sup>9</sup>. Dans ce domaine, la réflexion doit se nourrir de la fouille et de l'étude de grandes séries à l'échelle, séquentielle, d'un site comme à celle, macroscopique, d'un territoire. L'apport des fouilles préventives est ici capital. Car, dans ce registre, les grands ensembles funéraires ont, par exemple, très tôt mis en évidence des anomalies démographiques, notamment pour les classes d'âges des plus jeunes (Bocquet, Masset, 1982 ; Guy, 1995 ; Guy *et al.*, 1997 ; Sellier, 1996). De même, la multiplication des découvertes de sépultures dites « de catastrophe », parce qu'elles sont une sorte d'instantané de la structure démographique d'une population, ont apporté un regard sans doute dépourvu des principaux biais d'échantillon inhérents à un cimetière historique (voire préhistorique). Dans ces contextes particuliers d'urgence d'enfouissement des corps liés à des nécessités sanitaires (épidémies, massacres), l'échantillon sera moins dépendant d'un tri social, et donc plus proche d'une réalité naturelle (Signoli *et al.*, 1998). Il y a là des potentialités pour construire des référentiels, en complément de ce que les paléodémographes appellent des « tables-types ». Concernant les fameux « caractères discrets », anomalies génétiques ou épigénétiques, ils sont censés rendre compte, après analyse de leurs distributions, d'éventuels regroupements familiaux<sup>10</sup>. Or, la parenté est, on le sait, essentiellement dépendante du lien social plutôt que des lois de la génétique. Il est donc légitime de se demander à quoi peut mener ce type de recherche, particulièrement dans le cas de sociétés dont on n'a pas de sources écrites pour nous aider à décrypter les principes de parenté qui les régissent. L'on peut dès lors se réjouir que les travaux de Gemmerich (1999) aient coupé court à ce type d'interrogation. À partir d'un matériel ostéologique

6 L'implication grandissante des anthropologues conduira ceux-ci à diriger les opérations de fouilles des gisements funéraires.

7 Dans ce domaine on ne saurait oublier de mentionner le rôle capital qu'ont joué Henri Duday et Patrice Courtaud qui ont formé toute une génération de chercheurs.

8 Mark Guillon sur le site de Provins, Isabelle Legoff sur les sépultures à crémation, Anne Richier et Renaud Lisfranc sur le site de la rue Malava à Marseille.

9 On doit le terme « archéothanatologie » à Bruno Boulestin et Henri Duday (Boulestin, Duday, 2005). Ce vocable est arrivé bien à propos, puisqu'il ne limite plus le champ du spécialiste à la seule sphère du funéraire, donc du culturel, mais à toute forme de vestiges humains, quels que soient les contextes archéologiques dans lesquels ont les découvrir.

10 Claude Masset (Masset, 1971) fut le premier à s'interroger sur les écueils de la paléodémographie. Il a

mis en évidence un certain nombre de biais, qu'il appelle « erreurs systématiques », erreurs que les Anglo-saxons mirent 20 ans (voire plus) à admettre. La suite de ses recherches, en collaboration avec Jean-Pierre Bocquet-Appel, a très fortement contribué aux avancées de la paléodémographie (Bocquet-Appel, Masset, 1978).

récent et bien documenté, elle a pu montrer que, si les caractères discrets ne pouvaient pas nous aider à résoudre nos questionnements relatifs aux regroupements familiaux, leur étude prenait en revanche du sens lorsqu'on s'interrogeait sur les distributions de population à une échelle régionale. Autant dire ici que, si cette thèse eut un succès d'estime dans le monde des bioanthropologistes, elle n'eut que peu d'écho au sein de la communauté archéologique « appâtée » par la problématique des regroupements familiaux.

A *contrario*, des pistes ouvertes dans les années 1980, comme la paléoépidémiologie<sup>11</sup> (Zammit, 1990) ont permis de réelles avancées dans notre savoir biologique, social et culturel des populations anciennes (Vidal, 2003). Dans le domaine de l'archéologie préventive, si aucune synthèse n'a, à ce jour, été produite, la plupart des rapports rendent compte de la dimension sanitaire à l'échelle des sites concernés. Pour exemple, une très récente étude faite sur une population civile d'époque moderne (sise sur la commune de La Ciotat) a montré une péjoration des conditions de vie entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle (Lisfranc, Rigeade, 2011), mettant en évidence une paupérisation de la commune après une longue période de prospérité. D'autres outils, comme l'ADN ou les isotopes, sont en développement mais le coût de ces analyses se heurte aux modalités de financement de l'archéologie préventive. À de rares exceptions, seule la recherche fondamentale se trouve pour l'instant en capacité d'explorer ces voies nouvelles. S'il est légitime de considérer la bioanthropologie comme une discipline incontournable en archéologie funéraire, l'indigence de grandes synthèses est en revanche regrettable. La recherche sur les méthodes semble plus encouragée que l'exploitation des résultats qu'elles génèrent pour la connaissance historique.

L'anthropologie « de terrain », quant à elle, commence à proposer des analyses plus globales à l'échelle des territoires. Pour la période antique par exemple, une publication récente (Blaizot, 2009) propose une synthèse pluridisciplinaire à partir de nombreux gisements, pour certains inédits, considérés dans un vaste horizon géographique et historique. Ce type d'approche permet d'examiner aujourd'hui les faits dans leur continuité et de proposer une conception dynamique des usages funéraires à partir de données factuelles récentes, replacées dans leur chaîne opératoire originelle. En Champagne et à ses marges, les sites mis au jour pour le deuxième âge du Fer ont permis de revoir en profondeur certains aspects de la civilisation gauloise, notamment à travers le prisme particulier des dépôts humains en silos. Alors que ce type d'assemblage a longtemps été considéré comme « sépulture de relégation » (sous-entendue « sociale »), d'autres proposent une interprétation radicalement différente, dans laquelle les restes osseux, de nantis comme d'indigents, participent à un rituel dédié aux « forces telluriques » (Delattre, à paraître). En corolaire et dans la même région, la multiplicité de découvertes macabres (sépultures avec mise en scène de cadavres) souligne la richesse, la singularité et la complexité de la civilisation

gauloise (Bonnabel, Paresys, à paraître). Si l'archéologie a mis à mal des images d'Épinal comme la hutte ronde, l'archéothanatologie nous interroge sur la relation que le Gaulois entretient avec ses morts. *La Guerre des Gaules* ne dit pas tout... et les travaux récents sur l'origine des inégalités à partir des vestiges funéraires gaulois, apparaissent soudainement quelques peu vieillissants et connotés.

Les analyses globales peuvent également être thématiques : dernièrement, les fouilles de plusieurs cimetières paroissiaux d'Ancien Régime, au contexte d'ensevelissement normal<sup>12</sup>, permettront une réflexion novatrice concernant aussi bien le traitement des morts, les pratiques funéraires que le recrutement et l'état sanitaire des populations. L'étude de la culture matérielle a beaucoup à apporter à l'étude sociale et culturelle des civilisations historiques, à condition qu'elle s'oriente clairement vers une dimension anthropologique et qu'une réelle discussion s'instaure entre les différentes disciplines.

### « Tout ce qui s'amorce dans le futur reste pour moi un grand espoir » (A. Leroi-Gourhan)

L'archéologie moderne est une discipline qui s'inscrit pleinement dans la grande famille des sciences humaines. Depuis une trentaine d'années, elle a multiplié les collaborations disciplinaires pour devenir une « archéologie globale ».

Les recrutements de spécialistes (palynologues, zoologues, paléométallurgistes, physiciens, anthropologues, etc.) dans les sections 31 et 32 du CNRS sont révélateurs de cette volonté. L'Inrap, n'est pas en reste, puisqu'il compte, lui aussi, de nombreux spécialistes naturalistes dans ses effectifs. La récente réforme du CNRS en grands Instituts a rouvert la question de la pluridisciplinarité au sein des laboratoires et UMR. Beaucoup ont souhaité leur rattachement à l'INSHS alors que d'autres ont préféré opter pour l'INEE. Une discipline scientifique peut se définir par son objet d'étude et son périmètre de réflexion ou par ses méthodes. Les choix opérés par les laboratoires sous-entendent que certains auraient préféré s'inscrire dans une définition disciplinaire en rapport avec leur objet d'étude, alors que d'autres (essentiellement des « naturalistes ») ont choisi un rattachement plus en adéquation avec les méthodes d'études spécifiques qu'ils mettent en œuvre. Les deux grands laboratoires d'anthropologie (Bordeaux et Marseille) n'ont pas échappé à cet appel et sont rattachés à l'INEE. Il est encore trop tôt pour connaître les effets éventuels de cette réforme sur les objectifs théoriques d'une « archéologie globale ».

Pour en revenir aux liens entre archéologie et anthropologie, il y a fort à parier qu'ils ne sont pas près de se distendre, d'une part du fait de l'implication toujours grandissante des chercheurs du CNRS ou de l'université dans les dossiers d'archéologie préventive : ils trouvent-là un réservoir de données quasi inépuisable et proposent aux étudiants des sujets qui permettent de prolonger l'exploitation scientifique d'un gisement funéraire fouillé dans le cadre préventif. D'autre part, du fait des profils à double formation, aujourd'hui assez nombreux

<sup>11</sup> Thèse d'Éric Crubézy sur Missiminia, qui donna à la communauté anthropologique de grands espoirs.

à l'Inrap pour maintenir un lien fort entre les deux disciplines. L'engagement des chercheurs de l'Inrap dans leurs laboratoires de rattachement n'est plus à démontrer : on les recense par dizaine sur le *Labintel*. Ils sont par ailleurs nombreux à participer à la vie scientifique à travers leurs implications au sein des sociétés savantes, comme le GAAF (Groupement d'anthropologie et d'archéologie funéraire), Le GALF (Groupement des anthropologistes de langue française), le GPLF (Groupe des paléopathologistes de langue française) ou la SAP (Société d'anthropologie de Paris). Le président de celle-ci n'est-il d'ailleurs pas aujourd'hui une personnalité de l'Inrap en charge de la programmation scientifique de l'Institut ? *Last but not least*, l'initiative prise par l'Inrap de mener, à l'échelle du territoire national, une grande enquête sur le funéraire, indique clairement la volonté de cet institut de s'investir dans un domaine ou « (...) rarement une convergence a été aussi forte entre les deux faces de notre archéologie. » (Avis du CNRA, 2003).

- BILLAND G., GUILLOT H., LE GOFF I., MALRAIN F., PINARD E., TALON M., 1995 : « Trois structures funéraires collectives dans la moyenne vallée de l'Oise », *Revue archéologique de Picardie*, n° 9, p. 121-129.
- BLAZOT F. (DIR.), 2009 : *Pratiques et espaces funéraires dans le centre et le sud-est de la Gaule au Haut-Empire*, Gallia, 66-1, 383 p.
- BLANCKAERT C., DUCROS A., HUBLIN J.-J. (DIR.), 1989 : *Histoire de l'anthropologie : Hommes, Idées, Moments*, Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n° spécial, 3-4, 330 p.
- BOQUET-APPEL J.-P., MASSET C., 1978 : « Estimateurs paléodémographiques », *L'Homme*, 17, 4, p. 5-90.
- BOQUET-APPEL J.-P., MASSET C., 1982 : « Farewell to paléodémography », *Journal of human evolution*, 11, p. 321-333.
- BONNABEL L., PARESYS C., à paraître : « Cadavres de l'âge du Fer : personnage mis en scène puis corps en décomposition et squelettes manipulés », *Actes de la Rencontre autour du cadavre, Marseille, 15-17 décembre 2010*, Gaaf.
- BOULESTIN B., DUDAY H., 2005 : « Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire », in MORDANT C., DEPIERRE G. (DIR.), *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France, Actes de table ronde, Sens-en-Bourgogne, 10-12 juin 1998*, Paris, Éditions du CTHS, Sens, Société archéologique de Sens, p. 17-30.
- BROHM J.-M., 2010 : *Esquisses épistémologiques pour une thanatologie qui se voudrait scientifique*, 11 p. Cf : <http://www.philagora.net/philofac/brohm.php>
- CNRA, 2003 : *Avis sur l'archéologie funéraire*. Cf : [http://www.culture.gouv.fr/culture/dp/archeo/pdf/cnra\\_avis20\\_2003.pdf](http://www.culture.gouv.fr/culture/dp/archeo/pdf/cnra_avis20_2003.pdf)
- CRUBÉZY E., DUDAY H., SELLIER P., TILLIER A.-M. (DIR.), 1990 : « Anthropologie et Archéologie : Dialogue sur les Ensembles funéraires », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2, n° 3-4, 240 p.
- DELATTRE V., A paraître : « Quand la sépulture n'est pas un monde clos : manipulations et reprises autour du cadavre laténien », *Actes de la Rencontre autour du cadavre, Marseille, 15-17 décembre 2010*, Gaaf.
- DUDAY H., COURTAUD P., CRUBÉZY E., SELLIER P., TILLIER A.-M., 1990 : « L'anthropologie "de terrain" : reconnaissance et interprétations des gestes funéraires », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2, n° 3-4, p. 29-49.
- DUDAY H., MASSET C., 1986 : *Anthropologie physique et archéologie. Méthodes d'étude des sépultures*, Actes du colloque de Toulouse, 4-6 novembre 1982, Paris, CNRS éditions, 402 p.
- GEMMERICH I., 1999 : *Création d'une collection anthropologique de référence, et application des caractères discrets dans le cas de généralités connues*, thèse de doctorat, Université de Genève, 266 p.
- GUILLON M., 1990 : « Fouiller, dessiner et démonter avec précision plus de 1000 tombes en 12 mois ? L'exemple du cimetière médiéval de Tournedos-sur-Seine », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2, n° 3-4, p. 61-65.
- GUILLOT H., GUY H., 1996 : « L'utilisation d'un SIG pour l'étude d'une sépulture collective : l'exemple de Saint-Sauveur (Somme) », *Internéo*, 1, Paris, Association pour les études interrégionales sur le Néolithique, p. 103-112.
- GUY H., 1995 : « Principes méthodologiques appliqués à la paléodémographie d'un cimetière du Haut Moyen Âge (Serris, Les Ruelles, Seine-et-Marne) », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 59, p. 39-45.
- GUY H., BLAZOT F., 1992 : « Anthropologie de terrain et fouille de sauvetage : proposition pour l'enregistrement rapide d'un type de sépulture primaire », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 47, p. 46-47.
- GUY H., MASSET C., BAUD C.H., 1997 : « Infant taphonomy », *International journal of osteoarchaeology*, 7, 3, p. 221-229.

- LANGANEY A., 1988 : *Les hommes. Passé, présent, conditionnel*, Paris, Armand Colin, 252 p.
- LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G., BRÉZILLON M., 1962 : « L'hypogée II des Mournouards (Mesnil-sur-Oger, Marne) », *Gallia-Préhistoire*, V, p. 23-133.
- LEROI-GOURHAN A., 1983 : *Mécaniques Vivantes*, Paris, Fayard (coll. Le temps des sciences), 261 p.
- LISFRANC R., RIGEADE C., 2011 : « Étude biologique d'un échantillon de 400 sujets », in RICHIER A. (DIR.), *L'ilot Saint-Jacques : du vignoble champêtre au cimetière paroissial. RFO Inrap Méditerranée*, vol. 1, p. 208-237.
- MASSET C., MORDANT C., MORDANT D., 1967 : « Les sépultures collectives de Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne) », *Gallia Préhistoire*, 10 (1), p. 75-136.
- MASSET C., 1971 a : « Une sépulture collective mégalithique à La Chaussée-Tirancourt (Somme) », *Bulletins de la Société préhistorique française*, 68, CRSM, 6, Paris, p. 78-182.
- MASSET C., 1971 b : « Erreurs systématiques dans la détermination de l'âge par les sutures crâniennes », *Bulletin et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 7-1, p. 85-105.
- MASSET C., 1986 : « Le recrutement d'un ensemble funéraire », in *Anthropologie physique et archéologie. Méthodes d'étude des sépultures*, in DUDAY H., MASSET C., p. 111-126.
- LECLERC J., MASSET C., 1980 : « Construction, remaniements et condamnation d'une sépulture collective : La Chaussée-Tirancourt (Somme) », *Bulletins de la Société préhistorique française*, 77, n° 2, Paris, p. 57-64.
- PILET C. (DIR.), 1994 : *La Nécropole de Saint-Martin-deFontenay (Calvados)*, Paris, CNRS Éditions, 550 p.
- RICHIER A., 2011 : « La fouille des grandes séries en archéologie préventives : l'exemple du cimetière paroissial de La Ciotat », *Archéopages*, 32, p. 88-93.
- SELLIER P., 1996 : « La mise en évidence d'anomalies démographiques et leur interprétation : population, recrutement et pratiques funéraires du tumulus de Courtesoult », in PININGRE J.-F. (DIR.), *Nécropoles et société au premier âge du Fer : le tumulus de Courtesoult*, DAF, n° 54, Paris, MSH, p. 188-202.
- SIGNOLI M., SÉGUY I., BIRABEN J.-N., DUTOUR O., 1998 : « Paléodémographie et démographie historique en contexte épidémique », *Population*, 6, vol. 57, p. 821-847.
- STANIASZEK L., 1996 : « Proposition pour une adaptation des méthodes d'enregistrement de terrain. Le site de Saleux "Les Coutures" (Somme) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 8, n° 3-4, p. 181-186.
- STOCKING G.W., 1988 : « Bones, bodies, behaviour. Bones, Bodies, Behaviour: Essays on Biological Anthropology », *History of Anthropology*, vol. V, Madison, The University of Wisconsin Press, p. 3-17.
- VIDAL P., 2003 : « Introduction à la paléopathologie et à la paléopépidémiologie », *Archéopages*, 11, p. 18-27.
- ZAMMIT J., 1990 : « Nouvelles perspectives en anthropologie des populations anciennes : paléopépidémiologie et approche de l'état sanitaire », *BMSAP*, vol. 2, n° 2-4, p. 149-158.

## Les disciplines paléoenvironnementales

Stéphanie Thiébaud

UMR 7209 « Archéozoologie, Archéobotanique : Sociétés, Pratiques et Environnements »

Depuis l'apparition des premiers hominidés, toutes les sociétés humaines puisent une part considérable de leurs ressources, qu'elles soient minérales, animales ou végétales, dans leur environnement. Les milieux, les paysages, les écosystèmes dans lesquels ont évolué ces sociétés nous sont connus chaque jour plus précisément, tout comme la façon dont l'homme s'est mis à les exploiter et à les gérer. Cette connaissance des environnements du passé et de leur évolution est rendue possible par la prise en considération de la totalité des vestiges sur les sites archéologiques et les progrès des techniques qui, maintenant, autorisent les observations à l'échelle moléculaire.

**État des lieux de la recherche paléoenvironnementale.** C'est à partir des années 1970, que des chercheurs, souvent issus de différents